



Des chiffres et des lettres

Avec *La Fille du cryptographe*, Pablo de Santis joue sur les codes (secrets) de l'Histoire et de la politique. Et de l'amour... PAR DAMIEN AUBEL

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Le dernier Pablo de Santis est un livre à clef. Au singulier : la clef en question est celle qui ouvrirait toutes les significations. Les héros de Pablo de Santis sont les enfants naturels des grands romanciers de la postmodernité, des DeLillo et autres Gass, et avant eux des alchimistes et autres Athanasius Kircher : des obsédés d'un sens caché. De ceux qui sont persuadés que le grand livre du monde n'est pas une succession chaotique, aléatoire d'événements, soumis à l'arbitraire du hasard aveugle. Mais qui, pour paraphraser un de leurs ancêtres les plus notables (et les plus cintrés), Béroalde de Verville, croient fermement qu'il y a, quelque part, un livre qui serait «le centre de tous les livres». Un code, une grammaire-grimoire qui contiendrait la totalité de toutes les significations. Affranchirait le monde du soupçon d'arbitraire qui pèse sur lui. A cette école, où la foi le dispute à la paranoïa, où la minutie quasi policière de l'attention portée à tous les détails cousine avec la monomanie, on trouve Miguel, le narrateur, étudiant puis enseignant ; son mentor, le maître ès cryptographie, Colina Ross ; la fille de celui-ci, Eleonora, et tous ceux qui gravitent dans leur orbite, émargent aux réunions et aux publications du « Cercle des cryptographes ». Dénominateur commun, donc : la passion, voire la pathologie du déchiffrement, sous les auspices d'Alan Turing, d'Edgar Poe, sur des terrains qui vont de la linguistique à la littérature. Mais il n'y a pas que les langues perdues dans les ombres de l'Histoire révolue : il y a aussi le texte chaotique de l'Histoire en train de se faire. On est en Argentine, de 1968 aux années quatre-vingt, entre agitation d'extrême gauche et brutalité autoritariste. Et les cryptographes n'échappent pas à ces soubresauts, recrutés (de force plutôt que de gré) successivement dans les deux camps. Pablo de Santis montre que les idéologies répondent justement à leur étymologie. Que ce sont

des «logos», des discours, des affaires de mots. Non pas, ou pas seulement, parce qu'il est question de rhétorique, de slogans, de «novlangue», etc. Mais parce qu'on est dans l'empire de la philologie. Car de la gauche révolutionnaire et ses mots d'ordre matérialistes à l'extrême droite et son monde de délation, d'arrestations et de disparitions, court un même fantasme, qui confine à la folie. Celui de tout déchiffrer, de tout interpréter, des codes secrets des adversaires à la logique de la marche des événements historiques... La politique est, littéralement, une lecture du monde – une lecture délirante. Le ressort du monde, chez Pablo de Santis, ou plutôt pour ses personnages, c'est un texte ésotérique. Un texte secret. Qu'importe qu'il s'agisse d'une conspiration qui tirerait tentaculairement les ficelles de manoeuvres occultes, ou du rêve d'un universitaire qui cherche à déchiffrer une langue plurimillénaire, à retrouver derrière un entrelacs de signes opaques un poème, ou un livre de comptes... Le secret est le moteur de l'existence. Et c'est là sans doute que le roman prend ses distances avec la postmodernité, avec les grands détricoteurs du sens, avec ceux pour qui le postulat du texte caché est d'abord une démarche philosophique, une façon de s'interroger sur l'interprétation et ses limites. Il y a de cela chez Pablo de Santis, mais le secret, chez lui, est, en dernier ressort, terriblement romantique. C'est celui de l'amour, de cette fabrique de mystère qu'est l'amour. Et c'est bien ce qu'éprouve Miguel, épris d'Eleonor : l'amour est un emboîtement de secrets, de mystères. Toute révélation est temporaire, bute sur une autre énigme. Comme un palimpseste infini, où chaque phrase aussitôt lue et comprise, laisserait transparaitre en-dessous une suite de mots mystérieux. Roman en forme de traité de cryptographie, mais aussi de traité politique, ou encore d'art de l'amour, *La Fille du cryptographe* est peut-être bien ce livre qui est «le centre de tous les livres.»

LA FILLE DU CRYPTOGRAPHE
Pablo de Santis, traduit de l'espagnol (Argentine) par François Gaudry, Métailie, 384 p., 22€

